POURQUOI LE DÉBAT ENTRE LE MULTICULTURALISME ET L'INTERCULTURALISME PERSISTE-T-IL ?[1]

Bob W. White est professeur titulaire au Département d'Anthropologie à l'Université de Montréal et directeur du Laboratoire de recherche en relations interculturelles (LABRRI). Depuis 2012 il dirige un partenariat de recherche multi-sectoriel sur les dynamiques d'inclusion dans l'espace urbain à Montréal (Montréal Ville Interculturelle, CRSH 2012-2020). Il est coordonnateur du Réseau des municipalités en immigration et relations interculturelles du Québec (RÉMIRI) et membre du réseau de recherche inter-universitaire sur la migration G3 (Université de Montréal, Université de Genève, Université Libre de Bruxelles).

De toute évidence, l'interculturalisme est un -isme comme les autres. Mais de quel interculturalisme parle-t-on ? De l'interculturalisme du philosophe indien Raymond Pannikar qui proposait une critique des sociétés occidentales à partir d'une série de méditations sur le « dialogue dialogique » et qui allait inspirer la pensée de l'Institut interculturel de Montréal ? Ou encore, de l'interculturalisme de Gérard Bouchard qui voit dans ce modèle la possibilité de défendre les droits culturels du Québec face aux menaces existentielles du multiculturalisme à la canadienne ? Et quel est le rapport entre ces différentes visions de l'interculturalisme et du multiculturalisme « à la canadienne » qui fête cette année 50 ans de rayonnement ? Avons-nous raison d'opposer l'interculturalisme au multiculturalisme ou s'agit-il d'un débat sémantique qui intéresse uniquement les milieux académiques ? Existe-t-il de réelles différences entre les deux paradigmes ou s'agit-il d'une instrumentalisation pour des fins politiques ? Pourquoi le débat entre ces deux paradigmes persiste-t-il ?

> « Non seulement il y a multiculturalisme au Québec et des interculturalistes dans le reste du Canada, mais les deux modèles se sont influencés mutuellement depuis la création du multiculturalisme au début des années 1970. »

Dans les pays comme le Canada, où le multiculturalisme est perçu comme un pilier de la culture politique, il est toujours surprenant d'apprendre que pour certains groupes, il peut être vécu comme une forme d'hégémonie[2]. C'est le cas pour le Québec, province francophone au sein du Canada, qui, pour des raisons historiques bien connues, entretient une méfiance par rapport au multiculturalisme, non seulement comme politique de « gestion de la diversité », mais surtout comme marqueur identitaire. Cette opposition entre un *Canada multiculturaliste* et un *Québec interculturaliste*

1 Une version plus longue de ce texte a été publiée dans la revue *Possibles* (voir White 2019).

2 Selon plusieurs sources de recherche et de sondages, le multiculturalisme serait une des « valeurs canadiennes » les plus chères aux canadiens, toutes origines confondues (Rocher et White 2014), malgré la méfiance qu'il crée dans certains secteurs de la population au Québec.

est problématique à plusieurs égards. Non seulement il y a multiculturalisme au Québec et des interculturalistes dans le reste du Canada, mais les deux modèles se sont influencés mutuellement depuis la création du multiculturalisme au début des années 1970. Toutefois, une analyse des tensions entre les deux modèles comme *visions du monde* permettrait de réfléchir sur le paradoxe de la diversité qui est au cœur des États-nations modernes.

Avant de faire l'analyse comparative des deux modèles, il est important de faire un certain nombre de constats. D'abord, il faut distinguer entre les politiques étatiques et les réalités sociales. Ensuite, il faut situer le Québec comme province majoritairement francophone ayant un statut particulier au sein du Canada. Dernièrement, il faut constater que l'interculturalisme émerge souvent dans des contextes plurinationaux où il y a une lutte entre majoritaires et minoritaires. Cette situation de majorité fragile ou « manoritaire » – le terme proposé par Rachida Azdouz (2018) pour désigner une majorité minoritaire – est importante pour comprendre l'importance de l'interculturalisme au Québec.

Il serait facile de tomber dans le piège de certaines analyses qui donnent l'impression que l'interculturalisme fait objet de consensus au Québec. Les analyses de Bouchard font souvent cette erreur, notamment parce que son analyse vise à situer l'interculturalisme sur le même pied d'égalité que le multiculturalisme. Une analyse de la question a identifié au moins quatre courants de pensée au Québec qui sont critiques à l'égard de l'interculturalisme (Rocher et White 2014). Non seulement les populations anglo-canadiennes ont de la difficulté avec ce modèle « typiquement Québécois », mais aussi un bon nombre d'immigrants et communautés immigrantes résistent à l'interculturalisme parce que le multiculturalisme (et donc par extension le Canada) serait « plus ouvert à la diversité ». Même chose pour beaucoup de communautés autochtones, bien que ce soit pour des raisons différentes.

Le Québec – et le Canada de façon moins explicite – fait partie d'un débat scientifique vigoureux qui oppose les deux modèles et qui renforce une certaine polarisation idéologique à ce sujet. Depuis une vingtaine d'années, il revient avec une fréquence régulière et il ne semble pas s'épuiser[3]. D'un côté, il y a ceux qui défendent le multiculturalisme comme patrimoine politique avec des arguments pour montrer le bien-fondé et l'évolution de cette politique publique. De l'autre côté, il y a ceux qui critiquent le multiculturalisme parce qu'il contribue au communautarisme et à l'émergence de « vies parallèles » dans les sociétés de plus en plus diversifiées. Pour les interculturalistes, le multiculturalisme serait quelque chose du passé qui ne répond pas à la nouvelle réalité de la diversité. Pour les multiculturalistes, l'interculturalisme constitue une simple itération du multiculturalisme, ou, dans les formulations plus modérées, une continuation du multiculturalisme. Du point de vue interculturaliste, le multiculturalisme serait un projet de « nation-building » ; mais du point de vue multiculturaliste, l'interculturalisme ne fait que rajouter de l'huile sur les feux du populisme et de l'intolérance.

Dans le besoin de valoriser leurs positions respectives, la plupart des auteurs qui contribuent à ce débat tombent dans des arguments binaires qui opposent l'interculturalisme et le multiculturalisme. Certains auteurs prennent une position modérée afin de démontrer que chaque modèle a des aspects positifs à contribuer au débat et qu'il existe une certaine complémentarité entre les deux modèles. D'autres auteurs tentent de comparer les deux modèles, faisant plus ou moins attention à l'équilibre quant à l'analyse des similitudes et des différences ; mais souvent les analyses penchent en faveur d'un modèle ou de l'autre. Une chose qui est certaine – et c'est là qu'on comprend le rapport de pouvoir dans ce débat qui se passe presque toujours en Anglais – les multiculturalistes ont tendance à minimiser les différences entre les deux modèles alors que les interculturalistes ont tendance à insister sur les différences. Rares sont les analyses, comme celle de Charles Taylor (2012), qui disent que chaque système est cohérent à l'intérieur de son contexte et son cheminement historique. Selon Taylor, l'interculturalisme serait le modèle approprié pour le Québec parce que c'est ce modèle qui a émergé au fils du temps et qui met des mots sur la conscience historique des Québécois.

> « Ici je prends le mot « interculturel » dans le sens le plus large possible, c'est-à-dire au sens d'une rencontre entre deux ou plusieurs visions du monde, où la racine « culture » fait référence non pas à l'identité ethnique ou raciale, mais à toute identité groupale qui peut constituer une expression de sociabilité tout autant que d'exclusion entre les êtres-humains. »

D'un point de vue systémique, l'interculturalisme et le multiculturalisme font tous les deux parties d'une plus grande famille de pensée politique, celle du pluralisme. On pourrait dire que le multiculturalisme et l'interculturalisme partagent plusieurs principes pluralistes, notamment la recherche de la cohésion sociale, le rejet de l'assimilationnisme, la reconnaissance de la diversité, et la lutte contre la discrimination. Mais il existe aussi des différences importantes entre les deux modèles (voir White 2019). Si cette analyse est bonne, on pourrait croire que le débat qui oppose l'interculturalisme au multiculturalisme est en lui-même un exemple malentendu

3 Voir le volume 9(2) de la revue *Diversité Canadienne* (2012), le débat entre Ted Cantle et Tariq Modood dans la revue *Ethnicities* en 2016, *Journal of Intercultural Studies* 33 (2), et *Comparative Migration Studies* 2018 (6).

interculturel. Ici je prends le mot « interculturel » dans le sens le plus large possible, c'est-à-dire au sens d'une rencontre entre deux ou plusieurs visions du monde, où la racine « culture » fait référence non pas à l'identité ethnique ou raciale, mais à toute identité groupale qui peut constituer une expression de sociabilité tout autant que d'exclusion entre les êtres-humains. Beaucoup plus que des concepts ou des programmes politiques, le multiculturalisme et l'interculturalisme sont des *cultures*, avec tout ce que le mot « culture » permet d'entrevoir comme possibilité et comme piège.

Dans un récent article à ce sujet, Tariq Modood semble vouloir défendre le multiculturalisme comme paradigme politique qui aurait été victime de mauvaise presse et « misrepresentation » de la part des intercultualistes. Dans un article intitulé « Must Interculturalists Misrepresent Multiculturalism ? », Modood essaie de démontrer que l'interculturalisme ne peut pas remplacer le multiculturalisme comme paradigme politique (2017 : 5). Selon son analyse, l'interculturalisme peut contribuer à l'évolution du multiculturalisme, mais devrait attraper le multiculturalisme au vol, pas loin de l'image de l'immigrant(e) qui doit intégrer une nouvelle société d'accueil. Les analyses de Modood illustrent une tendance des écrits qui défendent le multiculturalisme à voir l'interculturalisme comme un dérivé (pour ne pas dire dérive) du tronc commun multiculturaliste (ibid : 18). Cet argument n'est pas recevable par ceux qui défendent l'interculturalisme, en grande partie parce que, pour ces auteurs, l'interculturalisme constitue une tradition distincte, avec ses propres penseurs, concepts et mises en œuvre politiques (Emongo et White 2014). Pour les interculturalistes convaincus, cette formulation multiculturaliste est un argument arrogant, même méprisant qui mérite une réplique du même ordre rhétorique : « Why Must Multiculturalists Misrepresent Interculturalism ? »

Dans une publication plus récente, Modood en collaboration avec Fethi Mansouri, explique que le multiculturalisme et l'interculturalisme, malgré la tendance à les oppose dans le passé, arrivent maintenant à une période de complémentarité (Mansouri et Modood 2021). Cette complémentarité, au moins dans le cadre de la recherche menée dans le contexte australien, serait caractérisée par la déclinaison des deux modèles en différents niveaux, où le multiculturalisme fournit les grandes orientations à l'échelle macro et l'interculturalisme s'occupe des enjeux à l'échelle micro ou locale, une division de travail qui mettrait l'interculturalisme au service du multiculturalisme[4]. Cette analyse, malgré le fait qu'elle repose sur des recherches empiriques dans un contexte en particulier (celui de l'Australie), ne tient pas debout. Premièrement, elle ne tient pas compte du fait que la pensée interculturelle émerge souvent dans des contextes où les communautés minoritaires tentent de défendre leurs droits culturels et linguistiques (Québec, Catalogne, Mexique). Avant de proposer un modèle universel du rapport entre les deux paradigmes, il faut préciser la nature des dynamiques à l'échelle nationale. Deuxièmement, cette analyse reproduit – sans aucune réflexion critique – le discours nationaliste de l'interculturalisme gouvernemental (en citant Bouchard), sans considérer le fait que cette version de l'interculturalisme est refusée par plusieurs acteurs et communautés au sein de la vie politique au Québec (Frozzini 2014). Dernièrement, la présupposition d'une progression linéaire historique d'une complémentarité entre les deux approches (ce que les auteurs qualifient de « 4e phase ») n'est simplement pas soutenue par les données empiriques sur l'interculturalisme ailleurs (Emongo et White 2014). Il existe une grande diversité de relations entre les deux approches et celle de la complémentarité (qui n'est pas non plus définie dans ce texte) n'est qu'une possibilité parmi d'autres.

> « Alors comment parler de l'interculturalisme sans tomber dans le nationalisme identitaire d'un côté et dans l'essentialisme instrumentaliste de l'autre ? Ce n'est pas facile, puisque chaque itération de l'interculturel est unique et la pensée interculturelle résiste de façon féroce à l'imposition des cadres hégémoniques. »

Alors comment parler de l'interculturalisme sans tomber dans le nationalisme identitaire d'un côté et dans l'essentialisme instrumentaliste de l'autre ? Ce n'est pas facile, puisque chaque itération de l'interculturel est unique et la pensée interculturelle résiste de façon féroce à l'imposition des cadres hégémoniques. Une solution serait le modèle d'intégration interculturelle proposé par le Conseil de l'Europe dans le cadre de son programme Cités interculturelles. En commençant par le niveau de la gouvernance locale et sans ignorer l'importance de l'analyse multiniveaux, ce projet d'innovation sociale à l'échelle des villes prend comme point de départ les principes de base de la culture des droits de la personne[5]. Alors, comment imaginer l'arrimage entre ces deux géants de la pensée pluraliste sans reproduire les deux solitudes qui ont été à la base de leur émergence comme modèles de gestion de la diversité (Winter 2011) ? L'avenir nous dira, mais d'abord il faut reconnaître qu'il est problématique de présenter l'interculturalisme comme le paradigme permettant de dépasser ou de remplacer le multiculturalisme, mais qu'il est tout aussi

4 La tendance à caractériser l'interculturalisme comme une approche à l'échelle micro, ou encore pire une approche qui se limite aux dynamiques interpersonnelles est un des stéréotypes les plus courants à son sujet (White 2019).

5 Pour savoir plus sur l'évolution de ce réseau au Canada, voir le Réseau des municipalités en immigration et en relations interculturelles du Québec (RÉMIRI) : www.remiri.net

problématique de le présenter comme une simple variante, ou encore pire comme la main-d'œuvre locale qui va permettre au multiculturalisme de finalement réaliser son rêve d'une société plus juste et plus humaine.

RÉFÉRENCES

Azdouz, Rachida. 2018. *Le vivre ensemble n'est pas un rince-bouche*. Montréal : Édito, Montréal.

Emongo, Lomomba. et Bob W. White (dir.). 2014. L'interculturel au Québec : Rencontres historiques et enjeux politiques. Presses de l'Université de Montréal.

Frozzini, Jorge. 2014. « L'interculturalisme selon Gerard Bouchard, dans L. Emongo et B. W. White (dir.). L'interculturel au Québec : Rencontres historiques et enjeux politiques. Presses de l'Université de Montréal.

Mansouri, Fethi and Tariq Modood. 2021. « The complementarity of multiculturalism and interculturalism : theory backed by Australian evidence », *Ethnic and Racial Studies*, 44 : 16 : 1-20.

Modood, Tariq. 2017. « Must Interculturalists misrepresent multiculturalism ? » *Comparative Migration Studies*. 5 :15.

Rocher, François et Bob W. White. 2014. « L'interculturalisme québécois en contexte multiculturel canadien : Origines, critiques et politiques publiques. » Institut de recherches en politiques publiques.

Taylor, Charles. 2012. « Interculturalism or Multiculturalism ? » *Philosophy and Social Criticism*, 38 (4-5). Pp. 413-423.

White, Bob W. 2017. « Pensée pluraliste dans la cité », *Anthropologie et sociétés*, 41-3.

_____. 2018. *Intercultural Cities : Policy and Practice for a New Era*. London : Palgrave/McMillan.

_____. 2019. Plaidoyer pour un pluralisme subversif.

Winter, Elke. 2011. *Us, Them and Others : Pluralism and National Identity in Diverse Societies*. Toronto, University of Toronto Press.